

ROBIN
BAYLEY



*Les Manguiers
de Bellavista*

Aventures mexicaines

Esprit voyageur

ARTHAUD

ROBIN BAYLEY

Les Manguiers de Bellavista

Aventures mexicaines

Comment ne pas rêver à un arrière-grand-père aventurier ? Comment ne pas s'enthousiasmer pour la légende d'Arturo, le mythique aïeul revenu en Angleterre après avoir échappé aux bandits et à la Révolution mexicaine ? Les exploits de ce fier cavalier parti faire fortune en Amérique latine ont bercé l'enfance de Robin Bayley. Le conte familial était trop beau pour être oublié, trop beau aussi pour ne pas donner envie au jeune homme de connaître enfin la vérité sur cet ancêtre aux multiples vies : il décide finalement de partir sur les traces de son arrière-grand-père. Les indices sont peu nombreux, surtout quand on ne parle pas un mot d'espagnol... Entre le Guatemala, la Colombie puis le Mexique, Robin Bayley nous entraîne dans une enquête généalogique mouvementée, drôle et émouvante. Sur sa route, il va découvrir l'âme d'un continent, l'Amérique du Sud, le cœur d'un pays, le Mexique, et renouer des liens humains précieux, trop longtemps occultés par la légende familiale.

Robin Bayley menait une carrière réussie dans la publicité et à la télévision, jusqu'au jour où il décide de tout arrêter pour voyager. Journaliste, il a mis cinq ans à écrire le récit de son périple et travaille actuellement à l'écriture d'un scénario pour un long-métrage.

Esprit voyageurs

ARTHAUD

*Les Manguiers
de Bellavista*

ROBIN
BAYLEY

*Les Manguiers
de Bellavista*

Traduit de l'anglais
par Anne Guitton

ARTHAUD

Publié pour la première fois en Grande-Bretagne
sous le titre *The Mango Orchard*
© Robin Bayley, 2010

© Flammarion, Paris, 2012 pour l'édition française
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0812-8805-8

*We shall not cease from exploration
And the end of all our exploring
Will be to arrive where we started
And know the place for the first time.*

Nous ne cesserons jamais notre exploration
Et le terme de cette quête
Sera l'endroit d'où nous étions partis
Et que nous connaissons pour la première fois.

T. S. Eliot, *Little Gidding*

*One mango is delicious, a bowlful of mangoes
is a blessing, but a mango orchard is riches
indeed...*

Une mangue est un délice, un saladier de
mangues une bénédiction, mais un jardin de man-
guiers, c'est une vraie source de richesse...

Michael McCarthy, *The Independent*,
jeudi 2 janvier 2003

À ma grand-mère.

SOMMAIRE

<i>Prologue</i>	13
LAISSE TOMBER TOUT CELA ET COMMENCE À VIVRE !	21
JUANITA	33
PEDRO	65
QUI EST TON SAUVEUR ?	103
MORALITÉ ABSOLUE ET PRIX MODÉRÉS	117
<i>FAST AND FURIOUS</i>	123
PERDU ? NON. JE ME DEMANDE JUSTE OÙ ALLER	133
UN PETIT VILLAGE PRÈS D'UNE PETITE VILLE DANS LA RÉGION DE GUADALAJARA	149
RENCONTRE AVEC LES <i>PARIENTES</i>	175
LE CHEVAL	199
POURQUOI ES-TU VENU ?	207
PROBLÈMES À LA FILATURE	211
LA RÉVOLUTION EST ARRIVÉE	221
MAMA MARÍA	229
LE SOULÈVEMENT DE TEPIC	235
NOUVEAU DÉPART	241
LE RETOUR	251
<i>VAMOS !</i>	275
FIESTA	281
ÉPILOGUE	295

PROLOGUE

Je me rappelle très bien du jour où, pour la première fois, j'ai eu le sentiment que quelqu'un m'attendait quelque part, sur une terre dont j'ignorais tout. Je venais de tomber de vélo sur l'allée en gravier de ma grand-mère. Elle m'a porté à l'intérieur, m'a assis sur la table pleine de farine où elle était en train de pétrir le pain, et m'a donné un verre de lait pour que j'oublie mon genou en sang. Pendant que je dessinais des ronds dans la farine avec le fond de mon verre, elle m'a demandé : « Tu veux que je te raconte une histoire ? » Puis elle a souri en s'essuyant les mains sur son tablier. Elle savait très bien que j'adorais ses histoires.

Il y a bien longtemps, un bandit vivait dans les montagnes acérées de la Sierra Madre. On l'appelait El Jefe, le chef. On disait aussi que quiconque voyait son visage ne survivait pas assez longtemps pour le raconter.

Mais mon père, ton arrière-grand-père Arturo, savait que ce n'était pas vrai. Car il l'avait rencontré.

Arturo travaillait à la filature de coton, mais dès qu'il avait un moment, il enfourchait son cheval, traversait la forêt de cactus et passait la rivière pour atteindre le jardin de manguiers. De tout le Mexique, c'était l'endroit qu'il préférerait. On y était à l'abri du vent et du soleil. Arturo aimait regarder les papillons de toutes les couleurs, bercé par le chant des oiseaux et le doux

Les Manguiers de Bellavista

murmure de la rivière. Le sol était couvert d'une herbe épaisse qui amortissait la chute des mangues lorsqu'elles étaient mûres.

Un jour, alors qu'il s'y reposait, Arturo entendit un bruit et leva les yeux. El Jefe se tenait devant lui. Il portait deux cartouchières en bandoulière sur sa chemise noire, des bottes en cuir d'alligator et un sombrero noir qui lui cachait les yeux.

« Les temps sont durs, don Arturo, déclara-t-il d'une voix grave et sonore. Nous devons habiller et nourrir les nôtres. Seriez-vous prêt à nous aider ? »

Arturo acquiesça. Cela ne le dérangeait pas qu'on lui demande de l'argent, car il éprouvait une certaine compassion pour le peuple d'El Jefe. Lui-même avait été pauvre, autrefois.

« Je laisserai un sac de pièces d'argent entre les branches de cet arbre », répondit-il.

Le lendemain, Arturo sortit de chez lui, un sac d'argent à la main. Cette fois, il ne prit pas le temps d'admirer les papillons ou d'écouter le bruit de la rivière. Après s'être assuré que personne ne le voyait, il accrocha le sac dans l'arbre et se dépêcha de remonter à cheval. Le jour suivant, le sac avait disparu.

Arturo ne revit pas El Jefe avant plusieurs mois. Une rumeur prétendait que l'homme avait été tué en duel. Une autre, qu'il avait pris la tête d'une révolution et avait été abattu par l'armée. Mais un beau jour, alors qu'Arturo était en train d'écrire une lettre dans le jardin de manguiers, il fut interrompu par un bruit de pas et un craquement de brindilles. Puis il entendit quelqu'un trébucher et tomber. Il se leva et vit El Jefe qui approchait en titubant. Sa chemise était déchirée et du sang coulait sur son visage.

« Don Arturo, dit-il d'une voix rauque à peine plus forte qu'un murmure.

— Comment puis-je vous aider ? demanda Arturo. Voulez-vous un peu d'eau ? »

El Jefe secoua la tête.

Prologue

« Vous vous êtes montré généreux envers nous, don Arturo. C'est pour cette raison que je suis venu vous dire de partir. Une attaque se prépare. Elle aura lieu aujourd'hui. Si vous ne partez pas, vous serez tué. »

Ton arrière-grand-père vivait au Mexique depuis de nombreuses années. C'est là que se trouvaient son travail, ses deux maisons et tous ses amis. Mais il n'avait pas le choix.

Cet après-midi-là, il quitta la ville et ne revint jamais.

« C'est vrai, Grand-Mère ? »

Elle m'a répondu la même chose que d'habitude :

« Il existe trois versions de toute histoire : la mienne, la tienne, et la vérité. »

J'ai traversé le salon pour contempler les deux photos en noir et blanc accrochées côte à côte sur le manteau de la cheminée. Sur la première, un homme en costume boutonné jusqu'au cou était assis sur une chaise à dossier droit. Il tenait à la main une canne à pommeau d'argent et portait une alliance. Il avait le front large, les cheveux lissés en arrière et une moustache amidonnée. Ses yeux clairs et son air sérieux lui donnaient un air austère et respectable. C'était Arthur, mon arrière-grand-père, tel que ma grand-mère l'avait connu.

L'autre photo montrait un homme à cheval. Il portait des éperons pointus et un sombrero, et il était armé d'un lasso, d'une épée et d'un pistolet. C'était l'image que je préférais. Je l'imaginai se frayant un chemin dans la jungle, chassant le tigre et chevauchant avec les hommes d'El Jefe à travers les forêts de cactus, poursuivi par les soldats de l'armée. Le gros sac de toile posé sur le dos du cheval contenait peut-être sa contribution à la cause des rebelles, le prix de sa liberté. Cet homme n'avait pas d'alliance, et on devinait un début de sourire sur son visage. C'était Arturo, mon arrière-grand-père, héros des histoires de Grand-Mère.

Les Manguiers de Bellavista

Deux noms pour un seul homme. Deux versions de l'histoire ; il ne manquait plus que la vérité.

Arthur Greenhalgh était né le 9 octobre 1874 à Tottington, un village du Lancashire où son père, Henry, dirigeait une filature. C'est d'ailleurs par son intermédiaire qu'il rencontra don Domingo, un homme d'affaires espagnol dont la famille vivait au Mexique et travaillait également dans le coton. Lorsque don Domingo quitta l'Angleterre pour rejoindre l'entreprise familiale, il demanda à Arthur de superviser pour lui les expéditions de machines vers l'autre côté de l'Atlantique. Arthur était encore adolescent quand son père, veuf, fit faillite et mourut en le laissant sans le sou et sans emploi. Il expliquerait plus tard à ma grand-mère qu'à l'époque il craignait terriblement de se réveiller un jour et de se rendre compte qu'il n'avait rien fait, rien vu de sa vie. Heureusement, don Domingo, impressionné par son sens de l'organisation, vint à son secours en lui proposant du travail. Un matin de septembre de l'année 1898, Arthur embrassa sa petite amie Mariah et embarqua pour le Mexique et de nouvelles aventures.

Cent ans plus tard, je partageais la même crainte de passer à côté de ma vie. Après des études à la fac, je m'étais installé à Londres. J'avais tout ce dont on peut rêver : des amis fidèles et intéressants, un appartement et une bonne situation. Mais il me manquait quelque chose ; j'avais comme une impression d'inachevé. Je n'arrivais pas à oublier les histoires que me racontait Grand-Mère à propos de son père. J'avais toujours admiré la façon dont il était parti seul vers l'inconnu. Et j'étais également fasciné, presque horrifié même, par le fait qu'il ait dû quitter le Mexique si précipitamment pour ne plus jamais y retourner. Pourquoi aurait-il risqué sa vie s'il était resté ? Et surtout, qu'avait-il abandonné là-bas ?

Prologue

Un jour, Grand-Mère m'a téléphoné. En faisant du tri dans son garage, elle était tombée sur quelque chose qui m'intéresserait sans doute.

« Qu'est-ce que c'est ? » ai-je demandé, mais elle a refusé de m'en dire plus, me promettant juste que je ne serais pas déçu.

Le week-end suivant, je suis allée la voir à Sheffield. Elle m'a emmené dans la salle à manger ; là, sur la table à laquelle son père s'asseyait pour écrire à ses « amis restés là-bas », il y avait la valise en cuir marron qu'il avait emportée la toute première fois. Je l'ai caressée de la main. Elle était lisse, très peu abîmée. Les initiales A. G. étaient gravées sur le couvercle, un autocollant de la douane américaine à moitié arraché pendouillait sur le côté et une étiquette portant une adresse était attachée à la poignée par un ruban rouge.

« Elle est fermée ? ai-je demandé à Grand-Mère.

— Ouvre-la. »

J'ai appuyé sur les fermoirs qui sont remontés comme des ressorts avec un bruit sec, visiblement pressés de dévoiler le contenu de la valise. J'ai soulevé le couvercle. Il s'est dégagé une légère odeur de livres de prières. La doublure en coton blanc était mouchetée de taches de rouille. Au fond, il y avait un livre et deux enveloppes. La plus petite était adressée à Mariah Nuttall à Tottington, dans le Lancashire, d'une écriture qui ressemblait étrangement à la mienne.

« Ma mère, m'a expliqué Grand-Mère. Mon père lui a écrit cette lettre pendant son voyage vers le Mexique.

— Je ne savais pas que tu avais ça, ai-je soufflé en prenant l'enveloppe, les mains un peu tremblantes.

— J'avais complètement oublié, jusqu'à ce que je retrouve la valise la semaine dernière. »

J'ai jeté un coup d'œil dans l'enveloppe : les feuilles étaient pliées en quatre et l'encre d'un noir bleuté avait traversé le papier. J'ai mis la lettre de côté pour la lire plus tard, car je voulais en savourer chaque mot. Puis je suis passé à la deuxième

Les Manguiers de Bellavista

enveloppe, plus épaisse. Elle contenait une vingtaine de photos. Contrairement à celles de la cheminée, elles n'étaient pas plus grandes que des cartes postales et formaient un paquet aux bords incurvés. Sur la première, un homme vêtu d'un grand pantalon blanc portait un tonneau devant lui et un pot à lait dans le dos, suspendus à des lanières passées par-dessus sa tête. Au verso, il y avait un long commentaire au crayon : « Ici à Zacatecas, on achète l'eau, comme le lait, au "litro"... Les gens pauvres ont très mauvaise mine, à cause des métaux qui polluent l'eau de la rivière. »

« Il s'inquiétait toujours pour les pauvres », m'a dit Grand-Mère en me prenant la photo des mains.

Sur les autres, on voyait une famille en train de préparer des tortillas sur des pierres plates au bord de la rivière ; des vendeurs de chapeaux ; des ânes chargés de poteries et de paniers en osier ; une femme qui ramait sur un radeau en bois ; des paysans qui ramassaient des feuilles de palmier (« ces hommes vivent là-haut, dans les montagnes, et chassent à l'aide d'arcs et de flèches ») ; une mine à Guanajuato ; et un homme en costume-cravate, les mains sur les hanches, regardant de haut un groupe d'Indiens en pagne. Plusieurs photos étaient ensuite consacrées à la ville de Chapala, puis j'ai découvert un voilier aux allures d'épave, et un étrange obélisque nommé la Tour de l'espoir. Arturo n'apparaissait sur aucun cliché, même si tous portaient une légende détaillée au dos.

Enfin, je suis arrivé au portrait d'une ravissante jeune Mexicaine enveloppée dans un châle, qui tenait à la main une guitare à fond arrondi. Derrière, cette fois, juste un mot : « María ».

« Qui est-ce ? »

— Elle est jolie, hein ? a commenté Grand-Mère en la regardant de plus près. Mais je ne sais pas qui c'est, mon chéri. »

J'ai retourné l'enveloppe pour vérifier qu'elle ne contenait pas d'autres photos de María. Une bague est tombée sur la table. Grand-Mère a étouffé un cri et porté la main à sa bouche.

Prologue

J'ai ramassé la bague et je l'ai fait tourner entre mes doigts. Elle était toute simple, en argent, avec une seule petite pierre ambrée.

Grand-Mère me l'a prise des mains.

« C'est la "pierre de vérité". »

— La pierre de vérité ? Jamais entendu parler.

— Mon père l'avait trouvée sur un sentier de montagne près du jardin de manguiers. Les Indiens de la région lui avaient expliqué qu'elle changeait de couleur en fonction de ce qu'on disait. » Elle l'a mise à son doigt. « Si tu dis ou si tu vis un mensonge, la bague devient marron foncé ou rouge. Si tu dis la vérité, elle devient bleue ou verte. »

Nous avons regardé la pierre. Au début, il ne s'est rien passé, puis elle a commencé à foncer jusqu'à prendre une couleur marron violacé, avant de virer finalement au bleu clair. Grand-Mère m'a souri.

« Tu vois ? »

J'étais à peu près sûr qu'il s'agissait juste d'une pierre d'humeur et que le changement était lié à la chaleur de son doigt, mais j'ai hoché la tête et poursuivi mon inspection de la valise.

« Et le livre, c'est quoi ? »

— Le guide de voyage de mon père. »

Grand-Mère me l'a tendu. C'était un guide des États-Unis et du Mexique qui datait de 1893, publié par Baedeker. Comme les photos, il était plein d'annotations de mon arrière-grand-père. Je l'ai feuilleté, jusqu'à tomber sur un passage souligné plusieurs fois : « Le Mexique offre un aperçu de civilisations si incroyable et si pittoresque que cela compense amplement le temps et la fatigue du voyage. »

À cet instant, j'ai su que je devais aller au Mexique.

Grand-Mère a accepté que j'emporte le guide, la lettre et les photos à Londres. Elle a gardé la pierre de vérité en me promettant

Les Manguiers de Bellavista

de me dire de quelle couleur elle serait chaque fois que nous nous parlerions.

Quelques semaines plus tard, ma hiérarchie a annoncé une restructuration de la société qui m'employait. J'ai alors sauté sur l'occasion et me suis porté volontaire pour démissionner. J'ai appelé Grand-Mère pour lui annoncer la nouvelle ainsi que mon projet de partir sur les traces de son père au Mexique. Elle n'a pas eu l'air aussi enthousiaste que je l'avais espéré.

« Tu as une bonne situation. Ne laisse pas tout tomber comme ça. Je sais ce que c'est qu'être pauvre. Quand mon père est revenu du Mexique, nous n'avions plus rien.

— Mais je vais toucher des indemnités. De quoi vivre sans avoir besoin de travailler pendant au moins six mois.

— Tout ça est tellement incertain !

— Pas plus que pour ton père quand il est parti.

— Je ne voudrais pas que tu fasses tout ce chemin pour rien.

— Ça ne sera pas pour rien.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai la conviction que je vais trouver quelque chose là-bas. »

Même si j'étais sûr d'avoir fait le bon choix, je ne voulais pas partir sans sa bénédiction. Comment la convaincre ? Tout à coup, j'ai eu une idée.

« Grand-Mère, que dit la pierre de vérité ? »

Elle est restée silencieuse un moment.

« Fais attention à toi. »

www.robinbayley.com

N° d'édition : L.01EBNN000252.N001
Dépôt légal : mai 2012